

TRANSHUMANISME : HEURE ET HEURTS D'UN ÉVOLUTIONNISME ACCÉLÉRÉ

Josué Yoroba GUÉBO

Université Félix Houphouët-Boigny

jguebo@yahoo.fr

&

Atsé Hervé Marius ADOU

Université Félix Houphouët-Boigny

mariusadou9019@gmail.com

Résumé : Pour le darwinisme, les êtres vivants sont sujets à de lentes mutations, imperceptibles à l'échelle d'une génération. Ainsi en est-il de l'humain qui, loin de tout projet de nature anthropique, se voit transformé, au gré des conditions du milieu, au fil des siècles. Or, il semble précisément se trouver ici le point en lequel l'évolutionnisme darwinien diffère substantiellement du « mutationnisme » transhumanisme. Là où la première recherche, à longs tâtons multiséculaires, la route de la viabilité, la deuxième, à l'échelle d'une durée de vie, entend reformer, suivant un projet humainement planifié, les nouvelles lignes de la structure physiologique des espèces. Une telle capacité de transformation – en faisant passer la structure du vivant de la contingence à la prédictibilité – n'ouvre-t-elle pas la porte, tant à une amplification des disparités sociales qu'à une perspective de nature eugénique ?

Mots-clés : Darwinisme ; évolutionnisme ; transhumanisme ; eugénisme.

TRANSHUMANISM: THE ERA AND CLASHES OF ACCELERATED DARWINISM

Abstract: According to Darwinism, all living beings are subject to slow mutations, imperceptible on the scale of a single generation. This is true of human beings, who, far from being the subject of any anthropic project, are transformed by the conditions of their environment over the centuries. This seems to be precisely where Darwinian evolutionism differs substantially from transhumanism. Where Darwinian evolution seeks to find the road to viability over the course of many centuries, transhumanism seeks to reformulate the physiological structure of species on a humanly planned timescale. Doesn't this capacity for transformation - by shifting the structure of living organisms from contingency to predictability - open the door to both an amplification of social disparities and a eugenic perspective?

Keywords: Darwinism; evolutionism; transhumanism; eugenics.

Introduction

Conformément aux idées comtienne et bachelardienne d'une évolution progressive de l'humanité, l'homme passe d'un stade primaire, à un niveau plus élaboré de la relation au sens critique. Sur la base d'une telle approche, il pourrait être établi que la course de l'humanité se

ne vit pas à l'aune de la stagnation, mais à un rythme la faisant progresser de l'enfance à la maturité. Or, pour le phénoménisme positiviste, un tel progrès reste lié à la science. Investissant à la fois, l'espace cosmologique et le monde microscopique, le progrès scientifique – traduit par un perfectionnement continu des instruments technologiques – touche à ce jour à des ordres de grandeur de taille nanométrique. La précision de tels instruments induits par la convergence NBIC, possède ainsi une capacité inédite de modification du vivant. Susceptible d'agir sur le matériel génomique, la technologie s'offre à présent, par la bionique, la possibilité de modifier les êtres sans plus attendre la lente machine de l'évolutionnisme non-anthropique. Loin de la longue sélection darwinienne, le monde qui s'annonce augure le dépassement de la vision darwinienne de la sélection. Se traduisant par une sélection non plus initiée par la nature, mais enclenchée par l'homme lui-même, la techno-évolution se veut exponentielle et radicale et un projet en porte la vision : le transhumanisme par laquelle l'humanité entend sortir de la posture naturaliste qui voulait que les mutations s'opèrent de manière non planifiée, l'humain étant ainsi soumis au dictat de la nature. Mais un tel renversement du paradigme de l'évolution s'annonce-t-il vraiment comme un fleuve tranquille ? L'heure d'une prise en main de l'évolution par l'humanité elle-même, n'est-elle pas celle d'un heurt à l'encontre de valeurs éthiques et sociales traditionnellement admises comme structurantes ? Par ailleurs, ne se profile-t-il pas à l'horizon, les lignes d'une prochaine dérive eugéniste ? Claude Monneret et Rose Agnès Jacquesy (2015) semblent se faire l'écho d'une telle inquiétude lorsqu'ils soulignent :

La biologie de synthèse, les manipulations génétiques, l'intelligence artificielle, les recherches autour de l'homme augmenté, expression aujourd'hui consacrée pour désigner l'« amélioration » technique des performances humaines, aussi bien physiques, intellectuelles, qu'émotionnelles, font peser des risques inédits sur notre futur.

Claude Monneret et Rose Agnès Jacquesy (2015 : 7)

Ainsi, bien que présentant des opportunités de progrès, le projet de modification anthropique de la structure du sujet induit des effets collatéraux, difficiles à anticiper, dans la mesure où demeure la menace que des praticiens sans éthique s'emparent de techniques d'hybridation de l'homme à la machine, sans ne se fixer ni limite éthique ni borne déontologique. Deux hypothèses de travail structurent notre réflexion sur le présent sujet, dont la première est que hors d'un contrôle éthique rigoureux, le transhumanisme expose l'humanité à des inégalités sociales sans précédent ; la deuxième étant que l'eugénisme reste un péril qu'un abord équilibré du transhumanisme peut permettre de juguler. Sur la base d'un plan critique, la présente réflexion s'attachera, premièrement, à rendre compte de l'évolutionnisme darwinien comme conception non planifiée et non anthropique de la mutation des espèces. Elle établira ensuite l'ampleur de la rupture instaurée par un transhumanisme introduisant l'action humaine au cœur d'une possibilité de modification du vivant ; puis elle exposera les enjeux d'une menace de fracture sociale à grande échelle, non sans avoir au préalable mis en exergue le risque de dérive eugéniste auquel expose un abord non moralisé du techno-évolutionnisme.

1. Idarwinisme et évolution non planifiée des espèces

Il est difficile d'évoquer l'évolutionnisme darwinien sans le mettre en relation avec le fixisme auquel il s'oppose. Le darwinisme est en effet, une théorie transformiste, c'est-à-dire une conception du statut des espèces remettant en cause l'idée que le vivant soit un être dont le statut génétique ne se prêterait à aucune mutation au cours des siècles. Contre l'approche fixiste du vivant, a émergé un faisceau de théories dont le lamarckisme constitue un fleuron des plus expressifs. Théorie transformiste au même titre que l'évolutionnisme darwinien, le lamarckisme diverge cependant de la conception de Darwin sur la question de la finalité. En effet, bien qu'ayant postulé la filiation simiesque de l'humain avant Darwin, le lamarckisme reste finaliste, au sens où il conçoit que le monde change selon un dessein transcendantal qui en structurerait le devenir. Une telle approche est récusée par l'approche transformiste de Darwin, qui remet en cause toute référence à des concepts finalistes. Le darwinisme devient ainsi purement matérialiste et fortuitiste. Pour Darwin, l'évolution des espèces – et précisément la sélection naturelle – ne répond pas à une prescription normative. Ainsi, elle ne se réalise pas selon un processus défini et programmée. La vision darwinienne du vivant est celle d'une sélection réalisée selon un ordre contingent, bien qu'ayant pour base l'hérédité et les capacités d'adaptabilité des sujets face aux aléas de la nature. Dès lors, quoique payant un certain tribut à la pensée du français Lamarck, l'idée défendue dans l'ouvrage « Origine des espèces » de Charles Darwin, paru en 1859, est celle selon laquelle tous les individus d'une espèce diffèrent entre eux, mais ils diffèrent aussi d'une génération à une autre. De même, ce ne seraient que les descendants des espèces les mieux adaptées à leur milieu de vie qui survivraient et se reproduiraient en transmettant les variations utiles à leurs descendants. Ce processus de transmission de génération en génération que Darwin l'a appelé « La sélection naturelle » reste une théorie matérialiste ne laissant aucune place à la tradition finaliste qui, d'Aristote à Lamarck, avait marqué le rapport de la science aux objets de la nature. Le matérialisme de la théorie darwinienne est confortée par la position de Philippe Solal (2010 : 5) qui affirme :

Darwin est donc celui qui a débarrassé l'idée de nature de celle de finalité. Lui qui fut séduit lors de ses années de formation par la théologie naturelle d'un William Paley, empreinte de finalisme, s'est tournée vers la positivité d'un pur mécanisme. La métaphysique le répugne, et il refuse de s'aventurer dans les questions si obscures et insondables qu'elle soulève, celles des origines et du sens de tout ce processus qu'on appelle la nature. Même Newton n'était pas allé aussi loin

Philippe Solal (2010 : 5)

Ce qu'implique un tel abord de la question des espèces, c'est l'idée de l'absence d'une intelligence supérieure censée tirer les ficelles de l'existence des individus et des espèces. Ce qu'évacue implicitement Darwin par une telle position c'est la physis aristotélicienne entendue comme nature, c'est-à-dire principe de mouvement actionnant le déploiement, le développement et le déclin des étants. Une telle vision aristotélicienne de la nature est finaliste au sens où elle implique que dans la nature chaque être tend à réaliser sa propre nature et destination finale.

Aristote (1962 : 17) conforte du reste une telle position en affirmant que « La nature ne fait rien en vain ». Mais une telle assertion est toutefois à nuancer. Elle n'implique pas nécessairement la présence d'une grande architecture cosmique orchestrant dans les moindres détails le mouvement des êtres. Si elle se révèle porteuse d'une approche téléologique, la position aristotélicienne ne porte que sur des aspects contextuels de l'action de la nature. Pierre Marie Morel (2016 :9) incline à une telle lecture nuancée, lorsqu'il souligne :

Bien que cette formule, en première approche, semble aller dans le sens d'une téléologie cosmique ou globale, elle conduit en fait à privilégier une téléologie relative, c'est-à-dire locale, qui opère à l'échelle des êtres vivants. Elle s'applique en effet, non pas de manière absolue, mais relativement aux possibilités définies par la nature de l'espèce (propriétés spécifiques et génériques). Toutefois, elle n'exprime pas seulement le rapport à la finalité organique stricto sensu, mais aussi les conditions nécessaires externes du mouvement animal, conditions qui définissent, pour les espèces et les genres, un régime commun d'organisation.

Pierre Marie Morel (2016 :9)

Ainsi, qu'Aristote postule que la « nature ne fait rien en vain » doit être saisi à une échelle toute relative. Il est ici question de noter que la nature, dans le contexte de l'évolution, n'accorde pas d'organes surfaits aux êtres vivants, des organes qu'ils ne pourraient exploiter pour s'accomplir. La physis aristotélicienne ramène à une nature sage et jute n'accordant aux êtres que les instruments organiques nécessaires à leur propre épanouissement. C'est d'une telle conception téléologique de la nature que se démarque Darwin. Le faisant, il prend aussi le contre-pied de la vision créationniste d'un judéo-christianisme insistant sur l'existence d'un monde créé pour la gloire du divin. Dans son autobiographie Darwin (2008) fait valoir :

The old argument of design in nature, as given by Paley, which formerly seemed to me so conclusive, fails, now that the law of natural selection has been discovered [...]. There seems to be no more design in the variability of organic beings and in the action of natural selection, than in the course which the wind blows

Darwin (2008 : 83)

Dès lors, Darwin rompt, à la fois, avec l'intuition aristotélicienne d'une physis régulatrice du jeu du déploiement des espèces et la croyance judéo-chrétienne en une création divine, finaliste et transcendantale. Contre une nature prescriptive au cœur de l'évolution des espèces, se profile avec Darwin une transformation des espèces activée par nulle force transcendante. Mais la rupture qu'instaure Darwin avec l'idée d'un grand dessein conscient à l'œuvre au sein de l'univers de transformation des espèces, ne trouve-t-elle pas une radicalisation dans le projet transhumaniste ? Si la nature n'est pas habitée d'une volonté propre, à même d'actionner et d'orienter la mutation de l'homme – comme l'indique le darwinisme – pourquoi donc faut-il laisser l'évolution de l'humain aux mains hasard ? À la loterie à laquelle semble livrer l'homme,

la sélection naturelle, le transhumanisme entend opposer la volonté d'un choix conscient. Désormais le sort génomique de l'humain se veut conscient et planifiable.

2. Transhumanisme et volonté de mutation anthropique

Le projet transhumaniste se démarque de la logique de la sélection darwinienne, au sens où il prend ses distances avec une évolution soumise aux dictats de la nature. Un tel projet fait place à une mutation reposant sur le choix conscient et la volonté humaine. Loin d'une transformation lente et non-maitrisée du devenir corporel du sujet, l'homme prend les rênes de la modification structurelle de sa propre espèce et lui imprime les caractères de son choix. Ainsi, l'échelle de transformations vers laquelle propulse l'idéal transhumaniste se démarque très nettement de celle à l'œuvre au sein du transformisme darwiniste. Une telle différence s'établit à au moins deux niveaux : la vitesse des mutations et l'initiative des transformations. L'approche que proposent les NBIC via le projet transhumaniste se déroule, en effet, à promptitude sans commune mesure avec celle à laquelle s'effectuent les transformations soulignées par le darwinisme. Produit d'une lente et imperceptible mutation, l'évolution du sujet à l'aune du darwinisme tranche avec l'hybridation de la machine qui en l'espace d'une seule vie peut faire passer le sujet du stade d'humain à celui de transhumain. Sont ainsi condensés, dans le seul temps d'une intervention en laboratoire, un nombre incalculable de mutations qui n'auraient pu être possibles qu'au terme de longs cheminements séculaires. La vitesse de transformation due au transhumanisme est donc un élément pertinent permettant de séparer rigoureusement l'évolutionnisme naturel de Darwin du transformisme artificiel entrepris par la convergence NBIC et qui rend possible l'avènement de l'homme hybridé à la machine.

Le deuxième point de rupture et, sans doute le plus déterminant au sens philosophique, est celui de l'initiative et de la finalité des transformations. Si l'évolutionnisme darwinien semble attribuer au hasard la survenue des mutations, les transformations relevant du transhumanisme, elles, sont le produit d'un projet humain visant à vaincre les contraintes liées à la finitude. La portée téléologique des mutations s'impose donc comme lieu de rupture significatif entre évolutionnisme naturel et transformisme anthropique lié au transhumanisme. La convergence des NBIC analysée par Luc Ferry comme la troisième révolution dans l'histoire de sciences offre une capacité nouvelle d'agir avec précision sur tous les domaines des corps. L'humanité s'offre ainsi les moyens de rééquilibrage et de prise en main de son propre avenir. Ray Kurzweil parle dès lors de « singularité », pour désigner le moment où l'humanité, par le moyen des technologies, aura pu générer en l'homme une véritable mutation. Cette transformation de l'espèce ne sera pas imposée de l'extérieur, mais sera l'œuvre de l'homme lui-même, procédant de sa propre volonté et des capacités scientifiques mises en œuvre pour y arriver. Mais la singularité postulée par Kurzweil ne serait pas seulement le produit de l'action humaine. Ce serait la résultante d'une action conjuguée de l'homme et de la machine. Il se produirait comme effet de l'interaction avec les robots, un accroissement de l'intelligence humaine qui déboucherait sur l'avènement d'une superintelligence. Ainsi, l'homme ne serait plus le même. Il aura été

transformé, par l'hybridation à la machine, mais aussi par l'interaction avec la machine. Ray Kurzweil (2007) s'en explique ici :

Mais qu'est-ce que la singularité ? C'est une période future pendant laquelle le rythme du changement technologique sera tellement rapide, son impact si important, que la vie humaine en sera transformée de façon irréversible. Bien qu'elle ne soit ni utopique ni dystopique, cette époque transformera les concepts sur lesquels nous nous fondons pour donner un sens à nos vies, des modèles de marché au cycle de la vie humaine, incluant même la mort. Comprendre la Singularité modifiera notre perspective sur la signification de notre passé et les ramifications de notre futur. La comprendre de façon totale et complète changera notre point de vue sur la vie en général et sur nos modes de vie en particulier. Je considère ceux qui ont compris la singularité et qui ont réfléchi sur ses implications dans leur vie comme des « singularitatriens ».

Ray Kurzweil (2007 : 29)

Or, ce temps fusionnel de l'homme avec la machine avait déjà été intuitionné par Aldous Huxley. Dans son ouvrage « Le Meilleur des mondes » (1932) il évoquait la perspective d'une fusion entre robotique et biologie humaine. Pour Aldous Huxley (2009 : 12) la transformation radicale ne se produirait pas de manière extérieure à l'homme lui-même. C'est pourquoi écrivait-il : « La révolution véritablement révolutionnaire se réalisera non pas à l'extérieur, mais dans l'âme et la chair des êtres humains ». Cette prédiction d'Huxley est aujourd'hui manifeste et paraît de plus en plus évidente, en ce sens que l'homme est capable aujourd'hui de remplacer un de ses membres par des outils inanimés et ou parfois robotisés. La volonté manifeste de transformation porte l'homme au stade de l'hybridation et l'installe au cœur de la singularité, le moment où l'humain aura rendu commune la relation interactive avec la machine. Mais la possibilité de prendre en main le mouvement de transformation de sa propre corporalité ne va pas sans ouvrir la voie à des choix relevant de l'eugénisme. En tant qu'ensemble de croyances et de pratiques visant à améliorer la population par le contrôle de la reproduction, l'eugénisme suppose une interférence décisive du sujet par-delà le strict geste fécondant. Il n'est plus seulement question d'engendrer mais de déterminer le type de sujets engendrés. Bernard Lebeau (2016) souligne ici la présence implicite du réflexe eugéniste, dans les pratiques contemporaines, marquées par l'évolution de la science :

Des rabbins conseillent à de futurs conjoints israéliens de ne pas s'unir s'ils ont tous deux une prédisposition génétique à la maladie de Tay-Sachs. Un ashkénase sur trente en est porteur. Leurs enfants homozygotes sont aveugles et attardés mentaux. Grâce à ce conseil, la maladie a presque disparu. Le dépistage prénatal du mongolisme, de la mucoviscidose ou de myopathies est réalité ; positif, l'interruption médicalisée de grossesse (IMG) est proposée, laissant à chacun le choix de supprimer l'enfant atteint ou de l'accepter ainsi ! Ce diagnostic nécessite à ce jour une amniocentèse, cause de fausse-couche dans 1 % des cas. Pour l'éviter, un dépistage sur cellules embryonnaires dans le sang maternel se

développe. Sous peu, la fécondation in vitro permettra le choix de l'embryon idéal avant réimplantation utérine, évitant le problème moral de l'IMG.

Bernard Lebeau (2016 : 104)

Cette utilisation des données nouvelles en vue de polir, ou d'augmenter l'homme est-elle sans alerte ? Ne possède-t-elle que des aspects positifs ?

3. De la menace eugéniste

Bien qu'implicitement pratiquée depuis des millénaires, la conceptualisation de la notion d'eugénisme est due à Francis Galton qui la postule en 1883. Dans son article intitulé « Sir Francis Galton : le fondateur de l'eugénisme », Dominique Aubert-Marson (2009) rapporte de Galton la définition de l'eugénisme :

[...] science de l'amélioration de la race, qui ne se borne nullement aux questions d'unions judicieuses, mais qui, particulièrement dans le cas de l'homme, s'occupe de toutes les influences susceptibles de donner aux races les mieux douées un plus grand nombre de chances de prévaloir sur les races les moins bonnes [...] d'obtenir par une sélection attentive, les races de chiens et de chevaux dotés de qualités spéciales [...] et qu'il serait souhaitable de produire une race humaine supérieurement dotée par les moyens semblables

Dominique Aubert-Marson (2009 : 643)

Pratique controversée, l'eugénisme est une réalité prohibée, car marquée par la sélection de l'homme par l'homme et heurtant le sens éthique, de sorte à passer sous les fourches caudines du Code du Nuremberg. Or, bien que l'eugénisme ne soit pas une réalité ayant pignon sur rue, bien les auteurs ont tendance à l'associer au transhumanisme. Cette forme de rapprochement n'est généralement pas du goût des défenseurs de transhumanisme. Pourtant bien d'analystes n'hésitent à associer ces deux réalités du domaine relatif à la biologie. Tel semble être le cas de Franck Damour et de David Doat (2018) qui font remarquer que :

Bien souvent, le transhumanisme est associé à l'eugénisme. En général, il s'agit plutôt d'un reproche car l'eugénisme n'a pas bonne presse, rattaché qu'il est au nazisme. Il peut même s'agir d'un effet Godwin bien commode dans toute discussion sur le transhumanisme [...] Ainsi, si Julian Huxley est souvent cité pour avoir utilisé précocement le mot « transhumanisme » en 1957, il est peu mobilisé : lorsque Nick Bostrom établit le récit officiel du transhumanisme, il prend bien soin de marquer ses distances avec celui qui a défendu l'eugénisme des années 1920 aux années 1950. Et pourtant, en dehors de tout esprit de polémique, le rapprochement entre le transhumanisme et l'eugénisme est tout à fait fondé.

Franck Damour et de David Doat (2018 : 75)

À ce son de cloche semble faire écho bien d'autres, comme celui dû au juriste Marc Palenicek (2020) affirmant ici une correspondance entre transhumanisme et pratique eugéniste :

L'eugénisme serait une idéologie du passé qui aurait connu son heure de gloire dans les politiques raciales des nazis, le transhumanisme serait un mouvement moderne individualiste promouvant l'utilisation des découvertes scientifiques et techniques pour améliorer les performances humaines. Cette opposition, parfois avancée par les tenants du transhumanisme, ne résiste pourtant pas à l'examen.

Marc Palenicek (2020)

Pour bien des analystes, il est donc possible de trouver une nette correspondance entre les deux réalités. Une telle symétrie tiendrait au fait que les deux démarches soient des pratiques marquées par la volonté de sélection de l'homme par l'homme. En effet là où l'eugénisme consiste à emboîter le pas à la nature – dans l'œuvre de sélection des individus à venir – le transhumanisme lui aussi prend pied dans le champ de la sélection. Ainsi, dans la démarche eugéniste comme dans celle transhumaniste on passe d'une sélection naturelle, à une sélection anthropique. Toutefois, la correspondance entre eugénisme et transhumanisme doit-elle être lue sous le jour de la superposition systématique ? N'existe pas de rupture entre transhumanisme et eugénisme ? Là où la démarche eugéniste consiste seulement à procéder à une sélection de l'homme par l'homme, le transhumanisme n'entend-t-il pas dépasser la stricte sélection ? Il semble bien que dans la perspective du transhumanisme, en effet, il n'est pas seulement question de viser l'amélioration par la seule sélection. Il paraît surtout être question de la radicaliser par adjonction de l'homme à la machine. Il y a donc ici un au-delà de la sélection qui fait finalement que la démarche transhumaniste apparaît comme plus radicale que celle eugéniste du point de vue de la stricte sélection. On a ainsi d'un côté une sélection biologique et de l'autre côté, une sélection biologique augmentée par l'hybridation à la machine. Et si eugénisme et transhumanisme jouent à l'unisson sur le terrain de la sélection artificielle là où la première se limite à la dimension biologique, la perspective transhumaniste entend ajouter à la sélection biologique l'hybridation de l'homme à la machine. Palenicek (2020) semble, en effet, corroborer une telle perception lorsqu'il souligne :

[...] tandis que l'eugénisme, influencé par l'évolutionnisme et la génétique, poursuit l'amélioration de l'homme en se saisissant de son hérité, le transhumanisme, reposant sur la convergence des nano-technologies, des biotechnologies, des technologies de l'information et des sciences cognitives pense l'homme au-delà du biologique. L'amélioration génétique de l'homme n'est qu'une des facettes de l'augmentation humaine que ce dernier poursuit et qui doit être complétée par le recours à des implants, des prothèses, ou par la fusion entre l'intelligence humaine et l'intelligence artificielle. Si l'eugénisme invite l'homme à prendre le relais de la sélection naturelle, le transhumanisme l'invite à dépasser la nature.

Palenicek (2020 : 53)

Dès lors, considérant la menace eugéniste comme le summum du danger moral, l'on pourrait saisir l'ombre pour la proie, faisant passer par pertes et profits des formes de transgression plus radicales et plus nocives que celles attenantes à l'eugénisme usuel. La réalité semble être que la perspective transhumanisme exige une plus grande vigilance axiologique visant à débusquer toutes les formes de menaces que cette que cette transformation viendrait faire peser sur l'homme. Sans donner libre cours aux tendances conservatrice et technophobe qui constituent des entorses aux progrès des sciences, il importe d'accroître la vigilance la vigilance critique, car la pratique transhumaniste ouvre à un au-delà de la menace eugéniste. Si les lois de Nuremberg avaient consacré l'eugénisme comme l'une des formes les plus radicales de la dérive biologiste, l'on se rend compte qu'il existe des formes de menaces plus radicales d'eugénisme qui seraient non seulement de la sélection artificielle mais aussi de la sélection robotisée. Cette forme inattendue de ruptures avec les données naturelles nécessiterait sans doute une adjonction d'alinéas au code de Nuremberg, les préceptes énoncés par ce code n'ayant pas nécessairement anticipé les possibilités de transgression qu'offre aujourd'hui le transhumanisme.

4. Du spectre d'une fracture identitaire sans précédent

Dans une production cinématographique de Neill Blomkamp, dénommée *Elysium* (2013), se joue une histoire fictive de l'humanité telle que se déroulant en l'an 2154, sur une Terre surpeuplée et dont le gros des populations s'agglutine dans des bidonvilles, rebut d'une société féroce et inégalitaire. Or, tandis que les masses se concentrent dans des bicoques et masures, l'élite, elle, trouve repaire sur une station spatiale ultra-moderne et huppée, où surtout, toutes les pathologies sont devenues surmontables, grâce à la technologie. C'est de ce tableau de profonde fracture sociale que se détache l'image d'un homme du peuple, qui cherche à rallier l'opulente station à la quête de soins suite à l'accident de travail dont il a été victime. Les péripéties que vivent, Max ce personnage en quête de remède sont symptomatiques de celles endurées par ses compagnons de classe sociale, de fait exclus d'une forme implicite de technorépublique. Cet élément de fiction donne un aperçu de ce qui pourrait advenir dans un monde où les écarts financiers déjà apparents pourraient se traduire en fracture technologiques. L'accès aux engins de la technologie induisant un certain coût, il pourrait se creuser un écart social important entre élites ayant accès à la technologie et populations démunies et de fait exclues de la jouissance des biens liés aux avancées de la science. Maryse Deguegue (2020) indique que les inégalités sociales induites par le transhumanisme ne seront pas nécessairement résorbées par les systèmes de sécurité sociale générés par les états. Elle souligne à cet effet :

Les inégalités, engendrées à la fois par les difficultés d'accès aux innovations technologiques et par leur application nécessairement différenciée, révèlent sans doute la part sombre ou maléfique du progrès, l'envers de sa médaille étincelante, comme a pu le montrer en son temps la radioactivité. La question des inégalités ne se pose pas vraiment tant que les « réparations » de l'homme sont prises en charge par la solidarité nationale, entendue largement, Sécurité sociale et système mutualiste confondus, parce que, au fond,

elles sont considérées comme le prolongement normal de la protection de la santé, droit fondamental de l'homme incontesté. Mais le perfectionnement des technologies et leur coût posent le problème des limites de cette prise en charge : toute innovation scientifique et technologique qui augmente les capacités de l'homme doit-elle être acceptée par la société, d'un point de vue éthique, et peut-elle financièrement être supportée, du point de vue économique, par la solidarité nationale ?

Maryse Deguerge (2020 :165)

Les bioconservateurs comme Francis Fukuyama et Michel Sandel ou le cosmologiste Stéphane Hawkins, n'hésitent pas à alerter sur les dangers de l'intelligence artificielle et affirmer la nécessité de mener les recherches dans la bonne direction. Francis Fukuyama dans son ouvrage : *La Fin de l'homme*. Les conséquences de la révolution biotechnique entend bien opposer un traditionalisme raisonnable à une modernité qui sombre dans ce que les Grecs anciens appelaient l'hybris, l'orgueil, l'arrogance et la démesure affirme Luc Ferry. L'hybris et son ombre portée d'égoïsme creuse l'écart entre citoyen et fractionne l'humanité en parts très inégales. Mais cette propension à la fracture est déjà manifeste dans la façon dont une certaine élite financière, principale instigatrice de la convergence NBIC, perçoit l'humain. Il y a dans la pensée des défenseurs radicaux du transhumanisme l'idée d'un rejet de ce que Michel Besnier appelle la valeur symbolique de l'homme qui n'est pas que stricte matérialité. Pour lui en effet, l'homme dit augmenté est finalement un homme dévalué, un être réduit à une proportion congrue, que par pudeur, il désigne du vocable d'« homme simplifié ». Or la notion de simplification à l'œuvre ici réfère en fait à un dépouillement du sujet, à sa mise en posture minimaliste et machinale. De sorte que l'on ait un être réduit à n'être que l'ombre de lui-même et perdant de fait les attributs le distinguant du strict automate. Pour Michel Besnier (2016) en effet :

L'homme augmenté est un individu que l'on dote d'un certain nombre d'adjuvants technologiques destinés à le rendre capable de gérer des activités devenues des automatismes. C'est donc l'automatisation qui est sa vertu cardinale. Toutes les enquêtes, toutes les études qui ont pu être faites le démontrent. Donner du Modafinil ou de la Ritaline à un soldat, c'est le rendre apte à des fonctions de mémorisation sans intelligence, de concentration sur des activités répétitives... C'est solliciter en lui de la mécanique, une mécanique qui l'animalise en accordant davantage à la réactivité instinctive qu'à la délibération consciente. Vouloir augmenter, c'est vouloir élémentariser les comportements en les réduisant à l'infrastructure psychophysiologique.

Michel Besnier (2016 :108)

Ainsi perçu, le chemin vers l'homme bionique loin de constituer une voie d'amélioration de l'humain paraît un boulevard ouvert sur la dévaluation de celui-ci. En voulant lui garantir de la supériorité, l'on le confine au rang d'automate, statut qui ne saurait correspondre à l'idéal d'un homme rendu meilleur par la technique. Parce que l'humain possède des facultés qui le distinguent comme être symbolique, il demeure une valeur absolue que l'on ne peut manipuler ou réifier comme un vulgaire objet. La dimension symbolique s'articule essentiellement autour

de trois points : la capacité de traduire l'inactuel par le langage, celle d'interrompre les automatismes par l'intelligence et enfin l'aptitude à établir une distance psychique avec le monde environnant. Quand l'on perd de vue ces caractéristiques déterminantes de l'humain, plus aucune balise ne prévaut dans l'action régulation. Edgar Morin, pour sa part décrit la menace de fracture guettant l'humanité à l'heure de l'homme hybridé à la machine. Cette heure est porteuse de heurts à au moins trois niveaux. Heurt de la conscience éthique au sens où la convergence NBIC postule l'humain comme privé de nature, mais aussi heurt de l'ordre ontologique qui veut que l'être humain soit une réalité unique, par-delà la multiplicité des individus, et enfin heurt de l'équilibre social qui entrevoit une profonde fracture à l'horizon, entre humain à l'état naturel et hommes hybridés à la machine.

Conclusion

En faisant passer la dynamique évolutionniste du champ du spontané, vers celui de programmé, le projet transhumaniste fait principalement valoir l'intérêt thérapeutique. Soumis, hier, aux caprices d'une nature sans visage – soutiennent les transhumanistes radicaux – l'homme s'offre à présent les moyens d'une libération. Rompant avec l'archaïsme et le minimalisme des temps anciens, l'homme n'a d'autres choix que d'assumer son statut d'être pensant et donc d'initiateur et d'usager de la technologie. En se posant en technophobe l'on se résout à l'anachronisme. Les mots de Laurent Alexandre (2011 : 355) sont à ce propos des plus révélateurs : « Nous n'avons en réalité guère de choix. Sauf celui de la frugalité et de l'éclairage à la bougie... ». Par la science, l'homme entend ainsi assumer les exigences de son temps ; mais aussi anticiper et déjouer les défaillances que lui imposait le grand jeu aveugle d'une évolution anarchique. La biologie de synthèse – qui demeure l'un des acquis majeurs de la révolution NBIC impulsé par le projet transhumaniste – permet à ce jour de faire échec aux troubles génétiques, par la modification du génome. Or une telle ingénierie appliquée à l'embryon humain, mène inéluctablement à des modifications héréditaires, perspective n'allant pas sans évoquer l'idée de l'homme augmenté, mais aussi les présupposés de la logique eugéniste. En cela l'approche transformiste du transhumanisme apparaît comme le lieu d'un triple choc : ontologique, éthique et social.

Références bibliographiques

- Alexandre, L. (2011). La mort de la mort, Jean-Claude Lattès, Paris
- Aubert-Marson, D. (2009). Sir Francis Galton : le fondateur de l'eugénisme, Médecine/sciences ; 25 : 641-5
- Besnier, M, (2016). L'homme simplifié, Entretien avec Jean-Michel Besnier, Propos recueillis par Didier Sicard, Dans Inflexions, (2)32 :107-115
- Damour, F. & Doat, D. (2018). Transhumanisme, Quel avenir pour l'humanité? Le Cavalier Bleu, Paris
- Darwin, C. (2008). Autobiographie, Paris, Seuil

- Deguergue, Maryse, 2020, L'humain augmenté et le transhumanisme, générateurs d'inégalités ? Environnement et santé : Progrès scientifiques et inégalités sociales. Éditions de la Sorbonne, Paris.
- Huxley A. (2009). Le meilleur des mondes, Pocket, Paris
- Kurzweil, R. (2007). Humanité 2.0. La bible du changement, M21 Editions, Paris
- Lebeau, B. (2016), Transhumanisme : l'avenir de l'homme, Dans Humanisme (2)311 : 102-105
- Monneret, C. & Jacquesy R, A. (2016). Nouvelles technologies et risques d'eugénisme ? L'actualité chimique, 406
- Morel, P-M. (2016). Causalités aristotéliennes « La nature ne fait rien en vain, Sur la causalité finale dans la Locomotion des animaux d'Aristote :9-30
- Palenicek, M. (2020). Eugénisme et transhumanisme, *Cahiers Droit, Sciences & Technologies*, 11 :47-63
- Solal, P. (2010). Darwin et la question de la finalité, *Miranda* 1. [En ligne], consultable sur DOI: <https://doi.org/10.4000/miranda.330>